

Allocution de M. Charles de Lamberterie, Président de
l'Association

Citer ce document / Cite this document :

Allocution de M. Charles de Lamberterie, Président de l'Association. In: Revue des Études Grecques, tome 126, fascicule 2, Juillet-décembre 2013. pp. 22-32;

[https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2013_num_126_2_8134;](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2013_num_126_2_8134)

Fichier pdf généré le 11/03/2024

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 26 JUIN 2013

ALLOCUTION DE M. CHARLES DE LAMBERTERIE

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES ET AMIS,

Selon les saines traditions de notre Association, le président a pour mission, lors de l'assemblée générale qui clôture l'année universitaire, de rendre un juste hommage à ceux qui nous ont quittés depuis l'été précédent. Ce n'est pas sans crainte que j'essaie aujourd'hui de remplir cette tâche, et vous en devinez la raison. Nous déplorons en effet cette année la perte de deux de nos anciens présidents. Je ne saurais vous assurer que ce soit une situation unique dans l'histoire de notre Association, et à vrai dire je n'ai pas jugé nécessaire de mener des recherches dans nos annales à ce propos, mais avouez que pour le président en exercice il y a de quoi, sans être superstitieux, avoir quelques frissons. C'est avec émotion que j'ai relu les allocutions présentées respectivement par Philippe Gauthier en juin 2004 et par Jean Bouffartigue en juin 2011 lorsqu'ils occupaient la place où je me trouve aujourd'hui. Le premier d'entre eux commença par se placer sous le patronage de son illustre et vénéré maître Louis Robert, qui avait présidé notre Association en 1945 et ouvert son allocution présidentielle par les mots suivants : « Je serai bref et sans ornement, comme vous l'attendez de moi. » La consigne, vous le voyez, vient de haut et ne date pas d'hier, et pour ma part je ferai en sorte de suivre cet exemple. Quant au second, il comparait son intervention au chant du cygne évoqué par Platon dans le *Phédon*, de l'oiseau d'Apollon qui, selon la légende, fait entendre son chant le plus abondant et le plus beau lorsqu'il a le pressentiment de sa fin. De fait, notre ami Jean sut évoquer en des termes inoubliables l'une des grandes figures des études grecques disparue cette année-là, je veux dire Madame Jacqueline de Romilly. Je suis loin de pouvoir rivaliser avec son talent dans ce domaine, mais, rétrospectivement, la mélancolie nous saisit quand nous relisons sa belle allocution.

Au cours de l'été dernier, le 24 juillet 2012, est décédé Marcel Chantry, né en 1920, professeur honoraire de lettres supérieures au Lycée Marcelin-Berthelot de Saint-Maur. Tous ceux d'entre nous qui sont passés par l'hypokhâgne et la khâgne savent que bien des vocations d'hellénistes sont nées au contact d'un professeur de grec durant ces années de formation. En ce qui me concerne, je puis évoquer avec émotion et gratitude les belles figures que furent Jean Plaud et Henri Goube, professeurs de grec à la khâgne du Lycée Louis-le-Grand dans les années '60 du siècle dernier ; à moi comme à bien d'autres ils ont su communiquer leur amour du grec, et lorsqu'en arrivant à la Sorbonne j'ai rencontré Pierre Chantraine, la première chose qu'il m'a dite, et qui est restée gravée dans ma mémoire, est que j'avais bien de la chance d'avoir eu de tels maîtres, qu'il tenait en haute

estime. Mais le revers de la médaille, c'est que nos collègues des classes préparatoires, très absorbés par leur travail d'enseignement, ne disposent que rarement du loisir nécessaire pour mener à bien une œuvre scientifique. Comme M. Chantry avait la passion de la recherche en philologie grecque, il a pris sa retraite assez tôt pour entreprendre, en quelque sorte, une seconde carrière. Je me souviens que dans les années '70 et '80 du siècle dernier nous avons suivi ensemble des cours de grec moderne à l'École normale supérieure. À la IV^e Section de l'École pratique des Hautes Études, M. Chantry a compté parmi les auditeurs assidus des conférences de Philippe Gauthier, de Jean Irigoien et d'Olivier Masson, puis du successeur de ce dernier, Laurent Dubois. La grande œuvre scientifique de sa vie a été sa participation à l'entreprise imposante qu'est l'édition des scholies d'Aristophane par l'Académie des Pays-Bas, mise en chantier au début des années 1960 à Groningue par Wilhelm Koster et dirigée maintenant par D. Holwerda, « sumptus suppeditante Instituto Batavo scientiae purae », comme il est précisé sur la couverture de chacun des volumes (près d'une trentaine d'in-quarto parus à ce jour). Ce *magnum opus* est réalisé, sous la direction de nos collègues néerlandais, par une équipe internationale au sein de laquelle M. Chantry a représenté dignement notre pays, en publiant quatre volumes de ce corpus : en 1994 et en 1996, les *Scholia vetera* et les *Scholia recentiora in Aristophanis Plutum*, puis, en 1999 et en 2004, les *Scholia vetera* et les *Scholia recentiora in Aristophanis Ranas*. Ce superbe travail d'édition, un modèle de philologie, a valu à M. Chantry d'être reconnu comme un des leurs par tous les spécialistes d'Aristophane, qui ne manquaient jamais de le consulter sur des points de texte ou d'interprétation. En 2009, à l'instigation de L. Dubois, afin d'atteindre un public plus large que le cercle restreint des spécialistes, il a publié aux éditions Les Belles Lettres un livre intitulé *Scholies anciennes aux Grenouilles et au Ploutos d'Aristophane* (présentation, traduction et commentaire) : c'est un choix judicieux de quelques-unes parmi les plus intéressantes des scholies à ces deux pièces, avec un commentaire sur l'histoire, les institutions, les querelles littéraires de la fin du v^e siècle. Nous gardons de M. Chantry le souvenir d'un homme simple et délicieux, assidu à nos séances, qui nourrissait une grande curiosité pour l'histoire du vocabulaire grec. Il avait sa place attitrée à la bibliothèque de l'École normale supérieure, où plusieurs d'entre nous avaient plaisir à le retrouver ; en reconnaissance à l'égard de cet établissement où il trouvait les instruments de travail nécessaires à ses recherches, il avait la délicate attention de lui offrir un exemplaire de chacun des volumes qu'il faisait paraître, avec une dédicace amicale. C'est là un bel exemple à suivre, aux antipodes du consumérisme qui sévit trop souvent aujourd'hui à l'égard des institutions qui nous permettent de travailler.

Dans la nuit du 14 au 15 octobre 2002 est décédée soudainement à Lyon, à l'âge de 82 ans, Madame Anne-Marie Vérilhac, spécialiste d'épigraphie grecque, professeur émérite de langue et littérature grecques à l'Université Stendhal de Grenoble, et pendant des décennies membre de l'Institut Fernand Courby à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée à Lyon (Institut rebaptisé laboratoire HISoMA, Histoire et Sources du Monde Antique), où elle était entrée dans le cadre du CNRS après avoir obtenu l'agrégation. Élève de Jean Pouilloux, A.-M. Vérilhac a participé à deux grandes entreprises dont ce maître avait la responsabilité. D'abord la traduction des œuvres de Philon d'Alexandrie, sous le patronage de l'Université de Lyon : le tome 26 de cette collection, publié en 1962, est consacré au *Περὶ ἀρετῶν* (*De virtutibus*), introduction et notes par Roger Arnaldez, traité qui se subdivise lui-même en trois petits traités dont A.-M. Vérilhac a traduit le premier, intitulé *Περὶ ἀνδρείας* (*De fortitudine*). Ensuite, à l'Institut Fernand Courby, l'indexation du Bulletin épigraphique rédigé par Jeanne et Louis Robert dans la *Revue des études grecques* depuis 1938. Cette indexation, nous le savons tous, est agencée en trois parties : « Les mots grecs – Les publications – Les mots français ». Si la confection des deux premières ne pose guère de problèmes, il n'en va pas de même, on le conçoit aisément, de la troisième, où le nombre des entrées à mettre ne va pas de soi. Un premier dépouillement, mené de 1959 à 1970 à l'Institut Fernand Courby sur la partie du Bulletin qui couvre les années 1938 à 1965, a été repris ensuite, d'une manière plus systématique, par Jean Marcillet-Jaubert et A.-M. Vérilhac. De là découle la publication, pour cette période, des trois volumes d'index : « Les mots grecs (1972) – Les publications (1974) – Les mots français (1975) », ce dernier à la suite d'un « travail long et difficile, mais qui, nous l'espérons, aura été profitable », pour

reprendre les termes de J. Pouilloux dans l'avant-propos. Le travail s'est poursuivi avec une belle régularité. En 1979 est paru l'index du Bulletin pour les années 1966 à 1973, par J. Marcillet-Jaubert et A.-M. VÉrilhac, toujours sous la direction de J. Pouilloux ; en 1983, l'index des années 1974 à 1977, par les mêmes auteurs. La fin, à savoir la période qui va de 1978 à 1984 (L. Robert étant décédé en 1985), a pris plus de temps, du fait notamment de la disparition de J. Marcillet-Jaubert en 1987. Mais l'entreprise est aujourd'hui achevée. Le dernier volume, réalisé par J. Marcillet-Jaubert, A.-M. VÉrilhac et Claude Vial, avec la collaboration de Denis Rousset, a été publié en 2010, avec le soutien du Centre national du livre et de notre Association ; il constitue le volume 7 de la collection *Epigraphica*, dirigée par D. Rousset à la Société d'édition Les Belles Lettres. Voilà, au total, un ensemble imposant, indispensable à tous les spécialistes de l'Antiquité classique, et qui fait honneur à ceux qui l'ont réalisé.

Pour A.-M. VÉrilhac, l'épigraphie n'était pas un but en soi, mais un moyen de mieux comprendre l'histoire sociale et religieuse du monde grec. On lui doit de nombreux articles dans ce domaine, ainsi que le bel ouvrage, articulé en deux volumes parus au Bureau des publications de l'Académie d'Athènes en 1978 et en 1982, qui s'intitule *Paidés aôroi : Poésie funéraire*. C'est un ample corpus d'épigrammes funéraires pour les enfants morts prématurément, accompagné d'un riche commentaire consacré à tous les aspects de cette poésie : une véritable mine pour toutes les personnes qui s'intéressent à la vie quotidienne dans l'Antiquité, sans parler des caractéristiques littéraires de ces textes. Toujours dans le même domaine de l'histoire sociale, A.-M. VÉrilhac et Cl. Vial (aujourd'hui professeur émérite de l'Université de Montpellier) ont publié en 1998 leur livre intitulé *Le mariage grec, du VI^e siècle av. J.-C. à l'époque d'Auguste*, dans la série des suppléments au Bulletin de Correspondance Hellénique, cette riche collection que nous connaissons et apprécions tous, inaugurée en 1973 par les *Études déliennes* et qui au bout de quarante ans s'élève à plus cinquante titres, ce qui est la marque d'un effort soutenu. L'ouvrage d'A.-M. VÉrilhac et de Cl. Vial, qui est le volume 32 de la collection, se signale notamment par la prise en compte de la diversité des sources : non seulement littéraires et épigraphiques, mais aussi papyrologiques et iconographiques. Reposant sur une documentation abondante (A.-M. VÉrilhac a effectué, à cet effet, plusieurs séjours au Centre de Laographie de l'Académie d'Athènes pour consulter des publications grecques d'accès difficile), il couvre tous les aspects du sujet, comme le montre l'agencement des différentes parties. Après un premier chapitre qui donne une vue d'ensemble des sources, les auteurs abordent successivement les différents aspects du mariage : endogamie et exogamie, la dot, le choix du conjoint, l'acte juridique, les obligations des époux, les rites. En un mot, c'est un classique de la question.

Le 4 décembre 2012, c'est une figure marquante des études grecques et, plus largement, du monde intellectuel qui nous a quittés, je veux dire Jean Bollack. Né en 1923, appartenant à un milieu qui avait la double culture française et allemande, J. Bollack devait, pendant la seconde guerre mondiale, subir de plein fouet, comme tant d'autres, la folie des hommes et être en butte à la haine. Comme il l'a dit un jour en évoquant cette sinistre période, « j'essayais de survivre », et il y parvint grâce à la Suisse. Mais ce ne fut pas le cas de tous les siens, et l'on comprend que son premier livre, dont je reparlerai bientôt, soit dédié à la mémoire de sa mère. En Suisse, il fut l'étudiant de Peter von der Mühl à Bâle, ce grand philologue connu notamment par son édition de l'*Odyssée* et bien d'autres travaux, qui avait lui-même étudié avec Eduard Schwarz et Jacob Wackernagel. De cette formation, J. Bollack a gardé plusieurs traits, et notamment l'aversion pour tout ce qui peut ressembler à un cloisonnement entre les disciplines. Pour lui, le travail du philologue et celui du philosophe étaient une seule et même chose : approche qui semble couler de source pour certains, mais qui dans les années '60 du siècle dernier n'allait pas nécessairement de soi. C'est ainsi qu'un étudiant de ma génération pouvait parfois se demander si le Platon présenté par des hellénistes « littéraires » avait vraiment quelque chose de commun avec l'image que nous en donnaient nos professeurs de philosophie, tout simplement parce que les uns et les autres avaient passé le concours de l'agrégation dans des disciplines différentes. J. Bollack est l'un de ceux qui nous ont fait sentir l'inanité de ces frontières artificielles. Sa double culture française et allemande lui donnait l'aspect d'un franc-tireur dans l'un et l'autre pays, et ses vigoureuses prises de parole étaient aux antipodes des attitudes prudentes qui ne sont pas

inutiles pour le développement d'une carrière. Il en est résulté parfois de vives tensions (y compris par moments avec notre Association), qui appartiennent à l'histoire et finalement ont été fécondes. L'école de philologie qu'il a créée à Lille a su éviter ce qui aurait pu être un repli sur elle-même, grâce aux relations nouées avec d'autres institutions hors de nos frontières, aux États-Unis aussi bien qu'en Europe.

L'œuvre de J. Bollack est une véritable forêt, tant étaient variés les intérêts de l'auteur. Je n'en veux pour preuve que l'énorme ouvrage (plus de 1100 pages), paru en mars 2013 (soit trois mois après son décès), qui s'intitule *Au jour le jour* et consigne le journal qu'il tenait depuis quinze ans, notant les réflexions que lui inspiraient ses lectures dans tous les domaines, ainsi que ses réactions aux événements. Travailleur infatigable, il a mené de nombreuses entreprises. Sait-on, par exemple, que de 1965 à 1985 il a assuré la direction scientifique, en Allemagne, d'une *Histoire universelle (Weltgeschichte)* publiée par les éditions Fischer à Francfort, qui comporte trente-cinq volumes ?

Dans le domaine des études grecques, J. Bollack est reconnu avant tout comme un des meilleurs spécialistes des philosophes présocratiques. De sa thèse de doctorat, soutenue en 1965 et consacrée à Empédocle, il a tiré un fort volume publié cette même année, qui s'intitule *Empédocle, Introduction à l'ancienne physique*. L'un des traits originaux de ce livre est le fait qu'il soit publié non pas chez un éditeur spécialisé dans les travaux universitaires consacrés à l'Antiquité, mais aux Éditions de Minuit, dans une collection (dirigée par Pierre Bourdieu) qui a pour nom « Le sens commun ». Toujours ce souci d'abolir les frontières, de ne pas réserver la philologie aux philologues, de viser un public plus large que celui des spécialistes. L'idée-force que développe J. Bollack est que nous ne connaissons les présocratiques qu'à travers le miroir déformant de la doxographie et notamment d'Aristote, et à cet égard son livre est un véritable manifeste : contre l'image réductionniste que les historiens de la philosophie donnent de la pensée des présocratiques, il faut avoir l'ambition de casser les moules et d'abandonner les sentiers battus pour faire surgir une pensée jaillissante. Typique est à cet égard cette phrase qu'on peut lire dans l'introduction : « Je n'ai pas cru bon de retenir la construction qu'avait échafaudée l'exégèse moderne » (p. 9). Ce fort livre est complété, en 1969, par une édition, une traduction et un ample commentaire des fragments d'Empédocle, sous le titre « Les origines ». Je citerai aussi ses travaux sur l'épicurisme, sur Héraclite, sur Parménide, où se manifeste ce même souci de renouvellement. Critique à l'égard de la philologie, J. Bollack a été amené, par ce fait même, à s'intéresser à l'histoire de la philologie et de l'interprétation, comme le montrent notamment les travaux qu'il a consacrés à Jacob Bernays, et ce souci de mise en perspective est un des caractères dominants du Centre de philologie de Lille.

J. Bollack s'est intéressé aussi à la tragédie, et, là encore, avec la volonté de briser les barrières. Avec Pierre Judet de la Combe, il consacre un grand commentaire à l'*Agamemnon* d'Eschyle, il rédige trois forts volumes sur l'*Œdipe-Roi* de Sophocle, et en même temps, passionné de théâtre, il prépare (seul ou avec son épouse Mayotte Bollack) nombre de traductions adaptées aux mises en scène réalisées par Ariane Mnouchkine : près d'une dizaine, au total, des pièces d'Eschyle, Sophocle et Euripide.

J. Bollack était aussi, je l'ai rappelé, un remarquable germaniste. On sait l'amitié qui le liait au poète Paul Celan, qui avait tant de points communs avec lui, et qui devait disparaître tragiquement en 1970 à l'âge de cinquante ans. P. Celan était lecteur d'allemand à l'École normale supérieure, et les élèves qui suivaient ses cours au milieu des années 1960 étaient, pour la plupart (c'était du moins mon cas), incapables de mesurer l'envergure de sa personnalité : à dessein, P. Celan, cette grande figure de la poésie allemande contemporaine, donnait de lui-même l'image de la banalité. Ici encore, il fallait savoir dépasser les apparences. J. Bollack a beaucoup œuvré pour que l'importance de Celan soit reconnue. Entre plusieurs études, je me borne à citer son livre intitulé *L'écrit : une poétique dans l'œuvre de Celan*, publié en 2003.

Le lundi 10 décembre 2012, nous nous sommes retrouvés nombreux au cimetière du Montparnasse pour rendre hommage à J. Bollack, même si notre Association n'était que modestement représentée. Bien entendu, pas de discours académiques, mais, après la récitation du cadich, une lecture de poèmes grecs dans leur langue puis dans la traduction française de J. Bollack, puis de poèmes de Celan en allemand suivis de leur traduction en français par J. Bollack. Lui qui attachait tant de prix à la lecture, qui a publié en 2000 un

recueil d'entretiens avec Patrick Llored qui s'intitule *Sens contre sens : comment lit-on ?*, je crois qu'il en aura été heureux.

Quelques jours après Noël, très exactement le 28 décembre 2012, c'est un membre éminent de notre Association que nous avons perdu en la personne de Jean Marcadé. Né à Libourne en 1920, J. Marcadé entre à l'École normale supérieure en 1939, passe l'agrégation de lettres classiques en 1943, et après la guerre devient membre de l'École française d'Athènes de 1946 à 1953. Heureux archéologues, à qui la République accorde généreusement tant d'années pour se former et préparer leur thèse dans les meilleures conditions ! Les représentants des autres spécialités ne sont pas si bien lotis. À son retour en métropole, J. Marcadé rejoint sa chère ville de Bordeaux, où il enseigne l'archéologie classique et l'histoire de l'art jusqu'en 1978. Je me trouve avoir plusieurs amis qui l'ont eu comme professeur dans les années 1960, et qui ont gardé de ses cours et de sa personnalité rayonnante un souvenir inoubliable. En 1978, il est nommé professeur d'archéologie classique à l'Université de Paris-I Panthéon Sorbonne, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1989. Il est élu en 1983 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

La production scientifique de J. Marcadé est imposante. Un certain nombre de ses articles sont rassemblés dans un recueil d'*Études de sculpture et d'iconographie antiques : scripta varia, 1941-1991*, paru aux Publications de la Sorbonne en 1993. Au premier rang de cette œuvre foisonnante, il faut citer sa thèse de doctorat, soutenue en 1969, qui a donné lieu cette même année à une monographie monumentale intitulée *Au musée de Délos : étude sur la sculpture hellénistique en ronde bosse découverte dans l'île*, livre publié, comme on peut s'y attendre, dans la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. Par sa fréquentation assidue de la plastique grecque, J. Marcadé avait acquis un coup d'œil remarquable, qui tenait parfois même du prodige, grâce auquel il a su identifier et replacer un nombre considérable de statues antiques qui avaient été retrouvées mutilées et qu'il a littéralement recrées : non seulement à Délos, mais aussi au fronton est du Parthénon, à Argos, à Delphes, à Thasos, au Létôon de Xanthos et dans de nombreux musées. Loin de s'enfermer dans sa spécialité, il a mis sa science au service de réalisations collectives. Signalons, à cet égard, que le volume VIII de Pausanias dans la collection des Universités de France (texte établi par Michel Casevitz, traduit et commenté par Madeleine Jost, 1978), a bénéficié de sa collaboration, ainsi que se plaisent à le reconnaître nos deux collègues dans l'avant-propos : « Jean Marcadé a participé de bout en bout au travail de la traduction ; la forme française de la version finale lui doit beaucoup. » Par ailleurs, il a été un précurseur dans le domaine de l'informatique appliquée à l'archéologie.

J. Marcadé a eu le souci de faire connaître le résultat de ses travaux non seulement aux spécialistes, mais aussi au grand public cultivé. C'est, tout naturellement, à lui que se sont adressées les éditions Gallimard pour rédiger le chapitre sur la sculpture dans le volume de la collection « L'univers des formes » consacré à la Grèce hellénistique ; et il en va de même pour les guides de Délos et de Delphes publiés par l'École française d'Athènes. Il a eu, par ailleurs, une activité éditoriale importante en tant que directeur de la collection « *Archaeologia Mundi* » aux éditions Nagel, qui comporte 25 titres publiés entre 1965 et 1980. Grand voyageur, curieux de tout, il avait en outre un étonnant don des langues, comme en font foi ses traductions en français d'ouvrages rédigés en anglais, en italien, en grec, en turc ou en russe. Une telle somme de talents force l'admiration.

Ceux d'entre nous qui lisent le journal *Le Monde* ont été littéralement frappés de stupeur à la lecture du carnet publié dans le numéro en date du mercredi 20 février 2013 : dans la rubrique nécrologique étaient annoncés successivement le décès d'Étienne Bernard, survenu le 17 février, puis, sur la colonne suivante, en continuité immédiate pour le lecteur, celui d'André Bernard, le même jour, « dans sa quatre-vingt-dixième année, quelques heures après Étienne, son frère jumeau ». Je ne suis pas spécialiste de démographie, mais il me semble qu'il n'existe pas beaucoup de cas comparables dans les annales de la presse française et étrangère. Mystère insondable de la gémellité ! Les jumeaux Bernard étaient entrés la même année à l'École normale supérieure (en 1946), avaient passé la même année l'agrégation de lettres classiques, avaient travaillé tous les deux à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, avaient l'un et l'autre la même spécialité, à savoir l'épigraphie

grecque et latine d'Égypte. Bien entendu, des jumeaux doivent être à la fois identiques et différents. Étienne a fait toute sa carrière comme professeur de grec à l'Université de Besançon, tandis qu'André a été professeur de grec à l'Université de Dijon puis à celle de Lille. La notice nécrologique du *Monde* indiquait que pour Étienne il y aurait une cérémonie religieuse à Saint-Étienne-du-Mont (j'ai pu y représenter notre Association, et j'y ai retrouvé plusieurs d'entre nous), suivie de l'inhumation au cimetière de Montrouge, tandis que le « dernier voyage » d'André aurait lieu au crématorium du Père Lachaise, après quoi ses cendres seraient dispersées ; la notice d'André se terminait par la citation d'une phrase que l'on peut lire au temple de Talmis à Assouan : « Et le sommeil, m'ayant cueilli, me transporta rapidement dans un pays qui m'est cher. » Quant au caractère de l'un et de l'autre, tous les témoignages que j'ai pu recueillir auprès de ceux qui les ont connus sont unanimes à reconnaître de fortes différences entre eux, et l'on se plaît à souligner la bonhomie et l'affabilité d'Étienne.

L'œuvre scientifique des frères Bernard — seul point auquel je m'attacherai ici, en laissant de côté d'autres écrits que l'on doit à la plume d'André — est la publication du corpus des inscriptions grecques et latines d'Égypte. Le premier volume de ce corpus, publié en 1960, qui rassemble les textes du Colosse de Memnon, porte la signature des deux frères. Pour les inscriptions de Philae, publiées en 1969, le tome I (époque ptolémaïque) est dû à André, tandis que le tome II (Haut et Bas Empire) est l'œuvre d'Étienne. En 1969, Étienne édite un important recueil d'inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine, en donnant une vue d'ensemble de la poésie épigrammatique des Grecs en Égypte, tandis qu'en 1970 André consacre une ample monographie au Delta égyptien d'après les textes grecs. L'édition des inscriptions grecques du Fayoum est l'œuvre d'Étienne (trois fascicules, le premier en 1975 et les deux autres en 1981), tandis qu'André se charge des inscriptions trouvées aux portes du désert (1984). Et ainsi de suite. Signalons aussi l'article publié par Étienne dans le tome 139 (2002) de la *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* : « État du corpus des inscriptions grecques d'Égypte et de Nubie ». Prétendre établir une comparaison entre l'œuvre d'Étienne et celle d'André, en quantité et en qualité, serait un exercice quelque peu artificiel. Au total, c'est une œuvre qui restera, même si nous pouvons regretter que ce corpus soit encore inachevé.

Ainsi que je vous l'ai rappelé au début de mon allocution, le premier semestre de cette année 2013 a été particulièrement douloureux pour notre Association, puisque nous avons perdu successivement, à un mois d'intervalle, deux de nos anciens présidents. Le 28 février, c'était Jean Bouffartigue qui nous quittait : départ d'une brutalité inouïe, que rien ne laissait présager. Président de notre Association en 2010-2011, membre du Comité, J. Bouffartigue participait régulièrement à nos séances, en voisin, et nous l'avions vu encore parmi nous trois semaines plus tôt sans pouvoir nous douter que ce serait pour la dernière fois. Né en 1939, entré à l'École normale supérieure en 1959, agrégé de lettres classiques, J. Bouffartigue a fait toute sa carrière à l'Université de Paris Ouest Nanterre la Défense, successivement comme assistant, maître-assistant (grade redéfini dans les années 1980 comme maître de conférences) puis professeur de grec. Il était en France un des meilleurs spécialistes de ce qu'il est convenu d'appeler l'Antiquité tardive, comme le montre notamment sa belle et ample monographie intitulée *L'empereur Julien et la culture de son temps*, publiée à l'Institut d'études augustiniennes en 1992, et tirée de sa thèse de doctorat d'État soutenue en 1990. C'est véritablement une somme, et le terme de culture convient parfaitement pour définir notre ami Jean, qui était l'une des personnes les plus cultivées qu'il m'ait été donné de rencontrer : culture véritable, donc sans étalage, et qui, pour se limiter au monde hellénique (car Jean avait aussi une large connaissance des littératures modernes écrites dans les langues les plus diverses), portait sur l'ensemble de la littérature grecque ancienne, des origines à ses aspects les plus tardifs. Cette vaste culture était nécessaire pour repérer toutes les références, explicites ou, le plus souvent, implicites, que comportent ces textes grecs des premiers siècles de l'ère chrétienne. Dans la tradition des grands maîtres (je pense particulièrement à Pierre Hadot, dont Monique Trédé a su évoquer la figure avec talent voici trois ans), J. Bouffartigue a l'art de nous faire sentir l'atmosphère intellectuelle du IV^e siècle, cette époque où la culture est, pour reprendre ses propres termes, « l'habillage antique d'une religion moderne » (p. 645). Un autre trait constant de notre ami, aussi bien dans sa vie que

dans ses œuvres, est l'humour, qui dans ce maître livre affleure à chaque page : la « bibliothèque idéale » de Julien a un étage noble et un enfer. Ce jeu des références culturelles se manifeste aussi dans le talent qu'a J. Bouffartigue de transposer un certain nombre d'expressions grecques dans une langue moderne : les *λίαν σοφῶν* sont des « esprits forts », les *κομῳοί* de « beaux esprits », *λόγοι* correspond à ce qu'on appelle en français « les études classiques » (p. 642 et suiv.), et bien d'autres trouvailles.

Remarquable philologue, J. Bouffartigue a édité, traduit et commenté plusieurs textes grecs dans la collection des Universités de France : en 1977, le premier livre du traité *De l'abstinence* de Porphyre (avec, pour l'ensemble du traité, une riche introduction rédigée en commun avec Michel Patillon) ; et tout récemment, en 2012, le traité 63 des *Moralia* de Plutarque, « L'intelligence des animaux ». Tout naturellement, lorsque les directeurs de la collection des Sources chrétiennes ont mis en chantier l'édition et la traduction de l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret de Cyr, cet ouvrage qui comporte tant de références culturelles, ils ont fait appel à J. Bouffartigue, ce qui nous a donné deux volumes publiés en 2006 et en 2009.

Je parlais à l'instant du talent de traducteur de J. Bouffartigue. Seul ou avec son épouse Geneviève, qui rend un grand service aux études classiques par son activité remarquable aux éditions Belin, il a traduit plusieurs ouvrages de l'italien. Toujours aux éditions Belin, Jean a traduit en français, en 2000, l'ouvrage important de Gregory Nagy, *Poetry as performance : Homer and beyond*, paru en 1996 aux presses de l'Université de Cambridge. Le titre même du livre en français, *La poésie en acte : Homère et autres chants*, est une véritable trouvaille, qui a été saluée comme telle par tous les hellénistes.

Un autre aspect important de la culture classique est la postérité du grec et du latin dans les langues modernes, qu'il s'agisse des mots ou de leur contenu, et ici aussi J. Bouffartigue a eu un rôle essentiel, qu'il était l'un des rares à pouvoir assumer. Depuis 1981, il dirigeait aux éditions Belin la riche collection qui a pour nom « Le français retrouvé », où, une fois encore, la culture va de pair avec l'humour, comme le montrent non seulement les illustrations, mais aussi le titre même de certains des ouvrages (ainsi, du linguiste Michel Arrivé, *Verbes sages et verbes fous*, paru en 2010). Cette collection comporte aujourd'hui plus de 50 titres, le dernier, paru en mars 2013, étant le livre de Claude Fauque, *Les mots du textile* (n° 56). Comme on peut s'y attendre, J. Bouffartigue a rédigé lui-même, en collaboration avec Anne-Marie Delrieu, les ouvrages relatifs à l'imprégnation du grec et du latin dans la langue française, qui sont parmi les premiers de la collection : *Trésor des racines grecques* en 1981, *Trésor des racines latines* en 1983.

J. Bouffartigue était une personne éminemment sociable, qui attirait spontanément la sympathie. En ce qui me concerne, j'ai plaisir à évoquer les bons moments passés ensemble au sein de l'association CLELIA, organisatrice des sessions de linguistique et de littérature qui se sont tenues à Aussois, en Savoie, puis en plusieurs autres lieux, et qui continuent encore au bout de plus de quarante ans. Le vendredi 8 mars, nous étions très nombreux, à l'église Saint-Séverin, pour essayer d'entourer de notre sympathie Geneviève et sa famille. C'est dire assez le rayonnement de J. Bouffartigue.

Le 29 mars, soit un mois plus tard, c'était Philippe Gauthier que nous perdions, président de notre Association en 2003-2004, membre du Comité de rédaction et du Comité scientifique de la *Revue des études grecques*. Contrairement à J. Bouffartigue, ce n'était pas une surprise, car sa santé s'était altérée gravement depuis un certain temps. Né en 1935, Ph. Gauthier était un éminent spécialiste de l'épigraphie et des institutions grecques, dans le sillage de son maître Louis Robert, à l'égard duquel il a toujours proclamé son admiration et sa reconnaissance. D'abord professeur à l'Université de Nancy, qui est depuis longtemps, nous le savons tous, l'un des centres les plus actifs en France dans le domaine de l'histoire de la Grèce ancienne, il a recueilli ensuite, à la Section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des Hautes Études, la succession de L. Robert, avant de passer la main lui-même à Denis Rousset. Cette continuité ne s'est jamais démentie, comme le montre, en 2007, la publication du volume intitulé *Choix d'écrits de Louis Robert*, édité par D. Rousset, avec la collaboration de Ph. Gauthier, aux éditions Les Belles Lettres. Depuis 2001, il était membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. En bref, comme aurait dit Jean Leclant, « une carrière toute droite ».

L'œuvre scientifique de Ph. Gauthier se signale par son ampleur et sa cohérence. Une partie de cette œuvre a été publiée dans la collection « Hautes Études du monde gréco-romain », fondée en 1965 pour être l'organe de publication des travaux réalisés dans le cadre de la Section des sciences historiques et philologiques de l'ÉPHÉ. Le deuxième volume de cette collection est précisément l'ouvrage de L. Robert qui a pour titre *Documents de l'Asie mineure méridionale, Inscriptions, Monnaies et géographie*, paru en 1966. Dans cette collection, Ph. Gauthier a publié en 1976 *Un commentaire historique des « Poroi » de Xénophon* (vol. 8) ; et en 1989 les *Nouvelles Inscriptions de Sardes II* (vol. 15), dans le sillage, ici encore, des *Nouvelles inscriptions de Sardes I* publiées par L. Robert en 1964, dans le cadre de sa participation à la mission américaine des fouilles de Sardes menées depuis 1958. Cette continuité est hautement revendiquée dans l'introduction de l'ouvrage : « C'est surtout en m'inspirant de l'enseignement et des conseils de Louis Robert et en citant son œuvre presque à chaque page que j'espère lui avoir été fidèle : puisse cette publication ne pas être trop indigne du maître auquel elle avait été confiée. » (L. Robert étant décédé en 1985, Ph. Gauthier s'était vu confier par les responsables de la mission américaine la charge d'éditer les inscriptions encore inédites, et pour cela il avait fait un séjour à Sardes en 1987). Ce qui n'empêche pas des différences de sensibilité sur certains points, puisque Ph. Gauthier a insisté surtout sur les aspects institutionnels que nous révèlent ces inscriptions alors que L. Robert était plus intéressé par les problèmes de géographie historique. C'est, tout naturellement, dans la même collection que sont parues en 2011 les *Études d'histoire et d'institutions grecques : choix d'écrits* de Ph. Gauthier (vol. 47).

Dans cette œuvre immense, je me borne à citer quelques autres titres d'ouvrages, entre bien d'autres publications. En 1972, *Symbola : les étrangers et la justice dans les cités grecques* (édité à Nancy). En 1985, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs (IV^e-I^{er} siècle avant J.-C.)*, *Contribution à l'histoire des institutions* (vol. 12 de la série des suppléments au BCH). En 1989, avec Miltiade Hatzopoulos, *La loi gymnasiarchique de Beroia*. En 1993, avec Mogens Herman Hansen, *La démocratie athénienne à l'époque de Démosthène : structure, principes et idéologie*, aux éditions Les Belles Lettres. En 2003, avec Juliette de la Genière, les *Cahiers de Claros. 2. L'aire des sacrifices* (Éd. Recherche sur les civilisations).

Je me garderai, bien entendu, d'oublier ce qui est, sinon le plus important, du moins l'aspect de cette œuvre le plus étroitement lié à notre Association, à savoir le fait qu'après le décès de L. Robert c'est Ph. Gauthier qui a assumé la responsabilité du Bulletin épigraphique de la *Revue des études grecques*, avant de passer la main lui-même à ses élèves. Nous pouvons être fiers de cette continuité, qui est la condition d'un véritable travail scientifique digne de ce nom. Ph. Gauthier le savait mieux que personne : il a eu à cœur de se situer dans une tradition et de former des élèves qui puissent prendre sa suite. Sa probité, sa fidélité, son immense force de travail suscitent notre admiration.

Le 24 avril 2013 disparaissait Madame Micheline Kovacs, qui fut pendant de longues années secrétaire adjoint(e) de notre Association ; au sein du Bureau, elle apporta une aide précieuse à nos secrétaires généraux successifs, d'abord Jacques Jouanna (de 1970 à 1987), puis Paul Demont (de 1987 à 2002, en collaboration avec Valérie Fromentin depuis 1990), et enfin V. Fromentin (de 2002 à 2008, en collaboration avec Michel Fartzoff). Nous lui avons rendu hommage lors de ses obsèques en adressant nos condoléances à son époux Monsieur Laurand Kovacs, qui lui a succédé en 2008 dans la fonction de secrétaire adjoint (en collaboration avec Diane Cuny et Sébastien Morlet) pour seconder notre secrétaire général M. Fartzoff. C'est donc une fois encore, juste après le décès de deux de nos anciens présidents, une lourde perte pour le Bureau de l'Association des études grecques. Née en 1923, M. Kovacs se trouvait avoir 17 ans en 1940, et elle a été de celles et de ceux, pas si nombreux, qui ne se sont pas résignés à accepter l'inacceptable. Elle s'est donc engagée avec un grand courage dans la Résistance, assurant la tâche d'agent de liaison (sous le nom de Catherine) entre deux réseaux de résistance, à savoir Témoignage chrétien et le Front national (alors communiste), risquant à tout moment sa vie pour transmettre messages et faux papiers. De telles circonstances, on peut l'imaginer, ne sont pas de nature à favoriser un parcours d'étude ni le développement d'une carrière professionnelle. Ce n'est, de ce fait, qu'en 1952 que M. Kovacs achève un cycle d'études supérieures et obtient les diplômes qui lui permettent d'entrer dans

le corps enseignant. Professeur au Lycée Hoche à Versailles, elle participe à la création d'une antenne à l'Hôpital Raymond Poincaré de Garches, pour permettre à de jeunes paralysés poliomyélitiques qui reçoivent des soins de rééducation dans cet établissement de poursuivre leurs études. Ce trait à lui seul définit à merveille M. Kovacs, qui était le modèle même du dévouement. En 1960, elle entre à l'Institut Catholique de Paris à l'invitation d'Alphonse Dain, et elle y assurera un enseignement de grec ancien jusqu'en 1982.

M. Kovacs, nous le savons tous, est quelqu'un qui a beaucoup donné à notre Association. Elle tenait pour un grand honneur la proposition qui lui avait été adressée, à l'initiative de Raymond Weil, de faire partie du Bureau, et ce n'est qu'à regret qu'elle dut renoncer à sa charge quand le poids des ans se fit sentir. Nous avons tous en mémoire (sauf peut-être les plus jeunes d'entre nous) sa présence assidue à nos séances, son efficacité pour l'accomplissement des tâches matérielles au service de notre Association. Sans le soutien constant de personnes aussi dévouées, le travail d'une société savante comme la nôtre ne pourrait être mené à bien, et M. Kovacs a droit à toute notre reconnaissance.

Le mois dernier, c'est Madame Michèle Dumas qui nous a quittés. Née en 1937 dans une vieille famille de Grenoble, agrégée de lettres classiques, elle a enseigné de longues années les lettres classiques en collège, et notamment à Sarcelles. Ce n'est donc que relativement tard qu'elle est entrée dans l'enseignement supérieur, comme maître de conférences en histoire de l'art à l'Université de Paris Ouest Nanterre La Défense. Élève de J. Marcadé, elle avait en commun avec ce dernier, d'après les témoignages que j'ai pu recueillir auprès de personnes qui l'ont bien connue, un coup d'œil remarquable, une mémoire visuelle peu banale, qualité essentielle pour qui étudie l'iconographie.

Son œuvre scientifique comporte plusieurs articles et surtout deux ouvrages. L'un, qui s'intitule *Cabiriaca. Recherches sur l'iconographie du culte des Cabires*, paru en 1998 aux éditions de Boccard, est issu de sa thèse de doctorat. Quant au second, *L'or et le pouvoir. Armement scythe et mythes grecs*, paru en 2009 aux Presses Universitaires de Nanterre, il concerne l'un des dossiers les plus fascinants de l'Antiquité, à savoir les relations entre le monde grec et les Scythes. Qu'est-ce qui dans l'art scythique relève de l'*interpretatio graeca* et qu'est-ce qui doit s'expliquer par l'arrière-plan proprement iranien ? La question reste ouverte assurément, mais la contribution de M. Dumas est d'une grande richesse.

Un spécialiste de l'art grec doit avoir une familiarité avec le pays, aussi bien avec son histoire qu'avec sa situation aujourd'hui, et à cet égard le parcours de M. Dumas a été exemplaire. Elle avait parcouru la Grèce de part en part, elle aimait ce pays, maîtrisait parfaitement le grec moderne, et séjournait assez souvent dans le pays pour avoir acquis un appartement à Athènes.

Nous restons, pour notre tristesse, dans le monde de l'histoire de l'art et dans l'Université de Nanterre avec le décès le plus récent qui vient de nous être connu, à savoir, le 10 juin, celui de François Villard. Né en 1924, ancien membre de l'École française de Rome, F. Villard fut successivement conservateur en chef au Musée du Louvre et professeur d'archéologie et d'histoire de l'art à l'Université de Paris-X. Il était l'époux de notre collègue Laurence Villard, professeur de grec à l'Université de Rouen et membre elle aussi de notre Association.

F. Villard était reconnu comme un maître de l'histoire de l'art. Son œuvre scientifique, qui est importante, comporte notamment une monographie qui s'intitule *La céramique grecque de Marseille (VI^e-IV^e siècle) : essai d'histoire économique*, parue en 1960 dans la collection de la BÉFAR et issue de sa thèse de doctorat. Le poste qu'il occupait au Musée du Louvre l'a amené à étudier les vases du Louvre pour le *Corpus vasorum antiquorum* (6 fascicules, entre 1954 et 1984), et à rédiger pour la Réunion des Musées Nationaux un guide des collections grecques, étrusques et romaines du Musée du Louvre, paru en 1979. Il était aussi l'auteur d'un ouvrage sur les vases grecs paru en 1956 aux Presses Universitaires de France. Comme archéologue, il avait participé aux fouilles menées à Megara Hyblaea par l'École française de Rome, dont les résultats ont été consignés dans un ouvrage auquel il a collaboré avec Georges Vallet et Paul Auberson.

Les spécialistes autant que le grand public apprécient hautement la collection « L'univers des formes » publiée par les éditions Gallimard. C'est véritablement un modèle de

bonne vulgarisation. Les maîtres d'œuvre des trois volumes de cette collection consacrés à l'art grec ont été, nous le savons tous, Jean Charbonneaux, Roland Martin et F. Villard, qui nous ont donné successivement la *Grèce archaïque (620-480 avant Jésus-Christ)* en 1968, la *Grèce classique (480-330)* en 1969, et enfin la *Grèce hellénistique* en 1970. Voilà une œuvre qui a fait date, et à ce titre F. Villard a apporté une contribution essentielle à nos études, en leur donnant une large diffusion au-delà du cercle des historiens et des hellénistes.

Vous le voyez, l'année universitaire 2012-2013 a été véritablement une année noire pour notre Association : la liste est vraiment trop longue de celles et de ceux dont nous déplorons la disparition. C'est la raison pour laquelle j'ai cru devoir, suivant les consignes de L. Robert que j'évoquais au début de mon allocution, m'en tenir à un discours concis. Au reste, vous savez comme moi que ce n'est pas au nombre de mots que l'on mesure l'importance d'une personne.

Nous avons, fort heureusement, des raisons de nous réjouir lorsque nous constatons la vitalité de notre Association. Dix-sept nouveaux membres nous ont rejoints depuis novembre 2012. Et nous pouvons nous féliciter de la qualité des communications présentées à nos séances, que ce soit par des savants confirmés ou par des hellénistes plus jeunes. Les domaines les plus variés des études grecques ont été abordés cette année dans ces communications : relations entre l'histoire et la littérature avec Amélie Perrier en mars ; histoire de l'art et archéologie avec Nathan Badoud en février et Anne Tichit en mai, à quoi s'ajoutent les reconstitutions archéologiques du théâtre antique avec Marie Saint-Martin en janvier, ainsi que les mises en scène du théâtre grec avec Vincent Cuhe et l'évocation de la figure de Salomon Reinach par Hervé Duchêne en décembre ; philosophie avec Marwan Rashed en novembre et Carlos Lévy en mars, à quoi il faut ajouter, en avril lors de la séance commune avec nos collègues latinistes, la communication de Jacques Jouanna sur les relations d'Hippocrate avec le scepticisme ; rhétorique avec Michel Patillon en janvier et Alain Billault en février ; philologie homérique avec Claire Le Feuvre en mai. Que toutes et tous veuillent trouver ici l'expression de notre gratitude.

En revanche, nous avons de quoi être inquiets lorsque nous constatons que nos jeunes docteurs, auteurs de thèses souvent très remarquables, ont le plus grand mal à obtenir des postes dans l'enseignement supérieur. Quel avenir pouvons-nous leur offrir, comment leur effort recevra-t-il la récompense qu'il mérite ? Je vous avoue que, pour avoir fait soutenir plusieurs thèses, c'est une question qui parfois m'ôte le sommeil. Par ailleurs, les périls ne manquent pas, qu'il s'agisse de la place des disciplines dans la formation des enseignants, ou, tout dernièrement, de la menace de suppression de la qualification par le CNU, ce qui risque d'accroître le danger de localisme dans le recrutement des universitaires. Les sociétés savantes seront-elles entendues sur de tels dossiers ? Prendra-t-on en compte l'exigence de préparation scientifique des professeurs ? On peut malheureusement en douter.

Pour en revenir à notre Association, elle remplit sa mission. Grâce au zèle infatigable de Jacques Jouanna et d'Olivier Picard, les deux fascicules du tome 125 de la *Revue des études grecques* (janvier-juin et juillet-décembre 2012) sont sortis des presses avec une ponctualité remarquable, et le premier fascicule du tome 126 (janvier-juin 2013) ne saurait tarder. C'est là le beau résultat du travail soutenu, et souvent ingrat, non seulement des deux directeurs de la *Revue*, mais aussi de toute l'équipe qui les entoure, qui ne ménage pas sa peine et mérite notre gratitude (en premier lieu les deux secrétaires de la rédaction, Véronique Boudon-Millot et Alessia Guardasole). Le travail de numérisation de la *Revue* est bien avancé : les volumes parus entre 1936 et 1989 sont déjà consultables en ligne, et ce qui reste à faire sera réalisé d'ici l'été 2014.

Je voudrais, en conclusion, vous dire tout le plaisir que j'ai eu à travailler cette année avec les membres du Bureau, dans une atmosphère à la fois studieuse et amicale. Notre secrétaire général, Michel Fartzoff, maîtrise parfaitement ses dossiers, est toujours disponible pour nous fournir à la minute les renseignements qu'il nous arrive de lui demander. C'est grâce à lui que les membres de l'Association sont avisés avec rapidité, par voie électronique, de tous les événements qui peuvent concerner les études grecques. Il est toujours sur la brèche lorsque nous devons prendre position sur un dossier brûlant. Il est

vraiment l'âme de notre Association, et il est secondé efficacement par nos trois secrétaires adjoints, Diane Cuny, Laurand Kovacs et Sébastien Morlet. Vous avez, par ailleurs, pu constater que le site internet de l'Association et de la Revue a été réactualisé, avancée remarquable que nous devons à l'action énergique de Valérie Fromentin, directrice de l'équipe Ausonius à Bordeaux, avec l'aide de Nathalie Prévôt, ITA dans cette équipe. Notre trésorière, Caroline Magdelaine, veille avec soin sur nos finances, qui sont si bien gérées qu'elle va dans un instant vous proposer que l'on augmente de manière substantielle le montant des prix de l'Association. Cette perspective réjouissante me fournit une transition toute trouvée pour céder la parole à Michel Fartzoff, qui va maintenant me succéder pour vous présenter le rapport de la commission des prix. Grâce à l'appui de toutes et de tous, c'est avec sérénité que je peux passer la main à notre premier vice-président Alain Billault, qui pour quelques temps encore, avant que je prenne ma retraite d'ici deux mois, est mon supérieur hiérarchique en tant que directeur de l'UFR de grec de Paris-IV.